

pour débrider les plaies et calmer, consoler, apaiser les douleurs. Et Marie Stuart était toute la séduction exquise et attendrie, tout le charme, toute l'idéalisation de la femme et de la reine, ce rêve inaccessible.

Et, devant elle, un homme tel que Walter d'Avenel n'avait pas à rougir de ses larmes.

Celle qui, en ce moment, cessait d'être la souveraine pour ne plus écouter que la compassion de son âme, laissa couler ces pleurs qui, elle le savait par sa triste expérience, soulagent et apaisent.

Puis :

—Le malheur a donc été plus grand que je ne l'avais cru ?..

Walter d'Avenel alors lui apprit tout ; la folie dans laquelle il avait trouvé sa femme à son retour de captivité, la disparition de son fils et ce que lui avait appris, à ce sujet, l'ambassadeur anglais John Robby.

—Pauvre Marie ! gémit Marie Stuart. Pauvre mère !

Et ensuite :

—Pauvre père !

Elle plaignait aussi l'époux, le père qui, sorti du cachot et aspirant après l'heure divine où il reposerait son être au sein des saines joies familiales, n'avait trouvé chez lui que la désolation et la mort.

Mais, en cas, comment concilier la barbarie des soldats d'Élisabeth avec la mesure de clémence prise en l'honneur du chevalier d'Avenel ?

La jeune reine en fit la réflexion :

—Ah ! reine !.. reine, désabusez-vous ! s'écria le chevalier.

Et il lui apprit encore comment il était sorti de la Tour de Londres. Il lui nomma son sauveur, celui qui, étant le chef de la justice, n'avait pas voulu souiller sa robe du sang innocent.

Il lui dit aussi comment Élisabeth et Somerset avaient frappé lord Mercy, coupable de trop de droiture et d'honneur, lord Mercy dont il avait la fille au chevet de la chère malade, de la sainte démente.

A ce récit, la jeune veuve du roi de France François II, la reine d'Écosse, passa ses belles mains blanches sur son gracieux visage.

—Quelle horrible trame ! murmura-t-elle.

Un moment de silence angoissé régna entre les deux interlocuteurs.

A la porte l'immenso salle un highlander veillait, trop loin pour les entendre, immobile dans sa pose comme une statue.

Le chevalier d'Avenel entrevit son ombre, et, revenant à lui, s'arracha à sa prostration.

Et assurant sa voix :

—Majesté, pardonnez-moi de vous avoir appris les maux qui se sont abattus sur ma maison. Devant votre généreuse pitié, je n'ai pas su résister. C'est mal, je le sais : c'est lâche ! Aussi, veuillez me laisser vous supplier de l'oublier, Majesté, et d'oublier aussi le sujet, le soldat qui ne peut plus défendre vos frontières.

—Vous oublier, chevalier ?.. La reine d'Écosse sait trop ce qu'elle doit au plus fidèle de ses défenseurs pour mépriser l'épée brisée à son service. Si vous nous aviez moins bien défendus, la haine de nos ennemis ne se serait pas acharnée ainsi contre vous.

Et, regardant au loin :

—Mais, prenez garde, encore une fois, ma cousine : qui s'attaque aux miens me blesse moi-même. Et la longanimité a des bornes !

Walter d'Avenel avait écouté ces royales paroles dans un silence respectueux.

Le soldat, le patriote, à ces paroles, se réveillait en lui.

—Je veux revoir Marie d'Avenel, reprit la veuve de François II, la compagne aimée de mon long et périlleux voyage. Dites, quel toit abrite son infortune ?

—Mes aïeux, Majesté, au temps où ils fréquentaient la cour, ont construit, aux portes de votre capitale, le manoir de Claymore, l'épée vigilante. Le comte d'Aireburg, aujourd'hui son possesseur, a bien voulu le mettre à ma disposition. C'est là que languit et s'étoile l'âme et le corps de Marie d'Avenel. Marie d'Avenel vivante et comme morte !

Et la voix du guerrier se brisa.

—Courage, chevalier ; la démence est guérissable parfois.

—Parfois !..

Marie Stuart, la compatissante et douce reine, sentit la fragilité de l'espoir qu'elle essayait de faire passer dans l'esprit de son malheureux interlocuteur.

Elle voulut changer de conversation, distraire la douleur du chevalier par d'autres pensées.

—Le comte d'Aireburg est aussi de nos fidèles amis, reprit-elle. C'est un cœur élevé. Et je ne suis pas étonnée de sa généreuse conduite à votre égard. Mais vos aïeux ont tenu un rang à la cour, dites-vous. Les souverains ont besoin de dévouements éprouvés autour d'eux. Chevalier d'Avenel, la reine d'Écosse vous demande comment vous voudriez continuer à la servir. Parlez ! je ne vois pas de dignité trop haute pour votre valeur et sa votre courage.

—Merçi, reine ; c'est plus d'honneur que votre serviteur n'en mérite. Vienna, ce qu'à Dieu ne plaise ! le moment du danger, pour

votre trône ou votre personne, et l'épée de Walter d'Avenel sera auprès de vous.

—Mais je suis un blessé, reine Marie, mon cœur saigne. Oh ! par pitié, laissez-moi à mes chagrins et à ma solitude, dans le fond de laquelle je penserai toujours combien vous avez été généreuse pour nous.

La reine d'Écosse comprit que la douleur qu'elle avait devant elle n'était point de celles que les vains hochets de la vanité suffisent à consoler.

—Allez donc, brave chevalier, dit-elle en tendant de nouveau vers lui sa main blanche, retournez auprès de la dame d'Avenel. Et que Dieu ait enfin pitié de vous !

Walter effleura encore la main royale de ses lèvres.

Et, lentement, il se retira, se rendant auprès de la compagne sur qui le vent de l'adversité avait souillé d'une façon si atroce.

XIII. — LES DEUX MARIE

Ainsi qu'autrefois dans la chaumière de Tabbie, la tristesse et le deuil voillaient seuls au manoir de Claymore.

Durant la succession des heures de la longue journée, Walter d'Avenel, son regard fixe et brûlant attaché sur la mère, l'épouse touchée par l'aile noire de la folie, épiait, sur son visage, l'indice d'un réveil.

Attente, étude vaines !

La nuit venue, l'infortuné gentilhomme s'asseyait au chevet de Marie et guettait encore son sourcil, espérant saisir, dans les profondeurs du songe, un signe d'espérance.

Et l'aurore, en se levant, le trouvait immobile, et debout souvent, les bras croisés sur sa poitrine, amaigri, ravagé, plus pâle encore, plus sombre que la veille.

Durant le jour, la folle, pareille à une enfant, vaguait parmi les allées du parc, tantôt un lent sourire sur les lèvres, tantôt les sourcils contractés.

Des mots entrecoupés sortaient de sa bouche : elle psalmodiait une chanson berceuse afin d'endormir un être imaginaire qu'elle semblait balancer dans ses bras.

Ou bien elle cueillait des herbes longues et des fleurs, et elle en tressait des couronnes.

Et s'adressant à Walter, avec l'effroyable tranquillité des inconscients, elle lui disait :

—C'est pour Julien, c'est pour mon fils. Vous savez le petit enfant si gracieux et si aimant qui dort là-bas, là-bas dans le grand cimetière.

Ou bien elle se reprenait :

—Qui dort là-bas, comme des fleurs pâles de nenuphar, les fleurs mortuaires, sous les eaux parmi les roseaux qui murmurent.

Le père alors sentait sa poitrine se briser dans l'effort qu'il devait faire pour ne pas laisser éclater ses sanglots.

Père mille fois torturé, voyant ainsi chaque jour comme remourir son enfant !

Sous l'effet de sa douleur incessante, des cheveux blancs, cheveux de deuil, accentuaient l'expression de mélancolie et d'affliction de ses traits.

Les consolations qu'Ellen essayait de lui prodiguer ne parvenaient plus à lui rendre aucun courage.

Un jour d'accablant plus morne, ses têts entre les mains, il se laissait emporter par la désolation qui l'emplissait, lorsqu'une rumour inaccoutumée le rappela à lui.

Un cavalier, un des gardes de la reine, venait de s'arrêter devant l'entrée du vieux manoir.

Walter d'Avenel se dressa afin d'aller à sa rencontre.

A peine arrivait-il sous la porche qu'un carrosse aux armes de la cour apparut.

Il s'arrêta.

Un gentilhomme de la garde des highlanders écarta alors le store de soie qui masquait la portière.

Et la fille des Stuart, Marie, jadis reine de France, aujourd'hui souveraine d'Écosse, parut, soutenue par une de ses femmes.

Le chevalier découvrit alors sa tête, où toutes les angoisses avaient imprimé leur sceau.

—La reine ! murmura-t-il.

(A suivre.)